

SOURCES HISTORIQUES DE L'ARMÉE TURQUE (II)

Dr. Mevlüt BOZDEMİR

II — MILITARITE SEDENTAIRE

1. LES ARMES PRE-OTTOMANES :

A partir du Xe s., on peut observer chez les turcs une tendance à s'établir dans un espace défini. Leur sédentarisation s'accompagne de l'adoption d'une nouvelle religion, l'*Islam*. Cependant, cette évolution dans leur mode de vie se produit sans qu'ils abandonnent leur tradition guerrière.

L'*islamisation* va d'ailleurs passer par le biais militaire : la dynastie iranienne des *Samanides*, dont la capitale est Boukhara et qui est déjà islamisée, va recruter les soldats turcs comme mercenaires, soit parmi les tribus libres avec qui elle vit en paix relative, soit parmi ses prisonniers de guerre. Deux processus vont donc se produire en même temps :

- 1) L'Armée iranienne va se turquiser;
- 2) Les mercenaires turcs vont s'islamiser.

Ainsi, ALP TEKIN, esclave turc, promu gouverneur du *Khorassan*, va fonder un état islamisant en Afghanistan, l'Etat *Ghaznévides* (962). Mais le premier état véritablement turco-musulman sera celui des *Kara-Khanides* (926-1220) Ces derniers vont s'installer au début du Xe s. en *Transoxiane* (*Kachgarie*), mais ils gardent la plupart des traits de leur mode de vie antérieure.

D'ailleurs, le passage du nomadisme au sédentarisme ne se produit pas sans transitions. Deux stades entre l'époque asiatique et celle des ottomans méritent plus encore notre attention du point de vue de la vie militaire. Ces états transitoires sont représentés historiquement par les puissances *Seldjoukides*, la première, appelée du nom de ses chefs, les *Grands Seljoukides*, dura de la fin du Xe s. à la fin du XIIe

et eut pour capitale *Ispahan*; la deuxième fut celle des *Seldjoukides d'Asie Mineure* -ou de *Roum*- et dura du milieu du XIe s. au début du XIVE s. avec *Konya* pour capitale.

Dans les deux Empires Seldjoukides, l'Armée et l'Etat central gardent leur prééminence sur la société. De surcroît un changement profond dans les structures militaires est intervenu qui consolide l'Armée dans ses positions, grâce à l'adoption d'une nouvelle institution : *l'iqta*. Nous allons y revenir quand elle atteindra son stade le plus développé chez les ottomans (*). Cette institution était nouvelle, en ce sens, qu'elle fixait au sol ceux qui par nature étaient réfractaires à la vie stable, c.à.d., les guerriers "apatrides" qu'étaient jusqu'alors les turcs. Leur héroïsme ne s'exerce plus alors seulement à travers des incursions audacieuses en terres étrangères, mais par la maîtrise d'une région fixe et pacifiée et par l'administration des peuples les plus divers. Nous n'en dirons pas plus pour l'instant, mais il s'agit bien là d'un nouveau genre de vie, radicalement différent de celui de la nomadité où il n'existait "à la limite ni d'armée ni de professionnels de la guerre.." (a). L'Armée faisait partie désormais des institutions sédentaires fortement structurées et stabilisées dans le cadre d'une intégration économique. Elle est aussi d'ores et déjà une armée professionnelle par excellence. Contrairement à l'avis d'auteurs comme S. HUNTINGTON (b), nous préconisons que la 'profession militaire n'est pas une création récente de la société moderne' (14a) du moins, dans la société turque. Nous ne sommes pas seul à observer cette ancienneté institutionnelle, C. CAHEN note :

"From the time of Malik Shah (1072-1092) onwards the vital part of the Army was a professional Army half recruited from slaves..." (c)

Ce sont donc des turcs conquérants qui font leur entrée en Anatolie à l'époque des Seljoukides. Leur qualité au combat n'a pas cessé de s'affirmer au cours des siècles et c'est au combat de *Manzikert* (Malazguer), à la porte de l'Asie Mineure qu'en 1071 les Byzantins

(*) cf. infra, p. 180.

(a) V. MARAC, "La question d'Orient", Paris, Ed. de Korient Illustré, (1900?), p. 551.

(b) Samuel P. HUNTINGTON, *The Soldier and the State (The Theory and Politics of Civil-Military Relations)* Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1959, p. 19.

(c) CAHEN, op. cit, p. 38.

(14a) Le journal *Cumhuriyet* du 26/8/1975 nous apprend la commémoration du 2183e anniversaire de la création de l'Armée turque.

cèdent et partent en déroute sous la direction du Basileus Romain DIOGENE.

Manzikert va marquer l'ouverture des invasions et plus tard du peuplement turc. Peu à peu, ce qui reste de *l'Empire Romain d'Orient* va devenir ce qui est la Turquie actuelle. Ainsi, la première et dernière patrie des turcs est choisie : Au carrefour des grandes routes du monde, à la charnière entre l'Occident et l'Orient, au point de convergence des trois vieux Continents, cet endroit joue un rôle considérable du point de vue stratégique et commercial, aussi bien pour le monde ancien que moderne.

L'irrésistible avance des turcs en Asie Mineure va se faire en combattant une quantité considérable d'ennemis : les grecs, les arméniens, les arabes, les perses, et même à l'occasion, européens (Francs, Bavarois, etc...). Ils font parler d'eux par leurs performances militaires remarquables (14b).

2. L'ARMÉE OTTOMANE :

Vers la fin du XIII^e siècle, l'Anatolie se trouve dépourvue d'une puissance d'envergure. Les Seljoukides se sont désagrégés. Une multitude de principautés féodales (*Beylik*) ont surgi à leur place. Or les ottomans ne sont à l'origine que l'une de ces principautés. Leur particularité est de se trouver en contact direct avec Byzance, dont la frontière recule constamment sous la pression de leurs armées. Au début, les ottomans ne sont qu'une armée de *oudj* (15).

Issus d'une tribu nommée KAYI, les turcs ottomans ne sont arrivés en Anatolie qu'au milieu du XIII^e s.; leur origine *Oghouz* les rendaient particulièrement braves au combat, et ils reçurent la région de *Seuyut* (Sögüt) en fief sous leur chef ERTOUGHROUL, à la suite de leurs succès remportés sur les Byzantins. Après la mort d'ERTOUGHROUL, vers 1290, son fils OSMAN lui succéda comme

(14b) L'entrée des turcs en Anatolie, paraît-il, est également mentionnée dans la bible, où ils se nomment "peuple terrible" (Ancien Testament, Prophète Habacuc, 7-10, cité par KAŞGARLI, Introduction à la Civilisation Turque, p. 2. texte non publié, Paris, 1974, p. 2. Mais c'est surtout après leur entrée en scène comme Empire Ottoman, en tant que "l'Épée de l'Islam", sous le signe du croissant contre la croix, que les occidentaux vont connaître et redouter le "péril turc."

(15) L'oudj est une unité militaire disposée à la périphérie pour la défense et l'extension territoriale. Leur indépendance du pouvoir connut un mouvement pendulaire; parfois elle est réduite quand le pouvoir central est fort; au contraire, elle est grande quand celui-ci s'affaiblit.

chef militaire Seldjoukide. L'appellation de son état minuscule se fera au début sous son nom (16).

2.1 LE DANGER TURC :

Au début du XIVE s., nous assistons à la constitution d'un nouvel Empire turc aux portes de l'occident. L'expansion rapide des Ottomans sur trois continents marque, avec la prise de Constantinople, en 1453 (17), le début d'une solution turque à ce qui sera appelé ensuite "la question d'Orient" qui n'est que -selon la définition de R. GRUSSET- "le problème des rapports de l'Europe et de l'Asie". Ce problème ne cessera de se poser pendant de longs siècles comme un "sempiternel cauchemar de l'Europe" (d).

Voici quelques données géographiques (e) pouvant donner une idée de l'étendue et de la rapidité extraordinaire de l'expansion ottomane :

Année	Territoires sous influence ottomane (mile ²)			
	en Asie	en Europe	en Afrique	au total
1300	3.500	---	---	3.500
1606	423.400	232.400	195.550	895.250*

* Il faut y ajouter les états tributaires (vassaux), sauf les protectorats, qui font en 1606 : 220.000 mile². Si l'on y ajoute encore ces derniers, le total atteint 2.750.000 Km².

(d) R. GROUSSET: L'empire du Levant... op. cit, 8, p. 21.

(e) Donald E. PITCHER: An Historical Geography of the Ottoman Empire, Leiden, Brill, 1972, pp. 134-135.

(16) Les occidentaux ont appelé longtemps les turcs sous leur vrai nom. Le nom Ottoman doit attendre le XIXe s. pour faire son apparition en français avec V. HUGO et en anglais avec L. BYRON (voir, ROUX, Histoire Des Turcs jusqu'au XVIIIe s., Centre d'Information militaire et de Spécialisation d'outre-Mer, 1957, 36, II, p. 4). Le XIXe s. nous semble cependant très tardif. Cf. Petit Robert, lettre: O: (1954).

(17) L'événement semble avoir été ressenti dans la chrétienté comme une catastrophe effrayante qui dépasse le simple malaise ou la blessure d'amour propre: CHRISTIAN I, Roi du Danemark et de Norvège déclara après avoir été informé de l'affaire, "The Grand Turk was the beast rising out of the See described in the Apocalypse."

Un chroniqueur géorgien écrit: "On the day when the Turks took Constantinople the sun was darkened." Cité par SCHWÖEBEL, The Shadow of the Crescent, The Renaissance Image of the Turk, Nieukoop, B. de Graaf, 1967, p. 4.

L'avancée foudroyante des premiers Sultans sur l'Europe fut quelque peu facilitée par les mésententes et la désunion de celle-ci. Ce n'est que vers le XVI^e s. qu'un véritable esprit de croisade s'organise. Mais il est trop tard, L'Empire Ottoman fait la loi sur une grande partie de l'Europe et le mythe de l'invincibilité turque s'est déjà ancré dans les esprits. L'étude de ce mythe nous permettra précisément de cerner la performance extérieure de l'organisation guerrière ottomane avant de voir son oeuvre intérieure.

Inutile de rappeler ici que les gloires ne doivent pas plus que les défaites du passé en aucune manière impressionner le chercheur.

Si la valeur militaire des turcs est unanimement attestée, aussi bien par les alliés historiques que par les adversaires les plus acharnés de l'Empire, les commentaires sur les origines "proverbiales" de la force turque sont par contre assez contradictoires (18).

(18) Nous reprenons ici quelques témoignages touchant plus particulièrement à la reconnaissance des qualités guerrières des Turcs :

Bertrand de la BROQUIERE, Conseiller de PHILIPPE LE BON, Duc de Bourgogne, nous rappelle dans "Le Voyage d'Outre-mer." (Paris, 1892 (1432)), à propos de leur discipline: "Une manière de partement que cent hommes d'arme des Crestiens feront plus de bruyt à un partement d'un logis que ne feront XM (10.000) Turcz..." (p. 221). Plus loin, de la Broquière dit à propos de leur respect de l'autorité: "... Gens tres-obeissants à leur seigneur..." p. 222, "franches gens et loyaux...", p. 224.

Dans une Europe anarchique et instable, les Turcs pacificateurs sont parfois les bienvenus, pour contrer les adversaires autochtones, "J'aime mieux les turcs en campagne/Que de voir nos vins de Champagne/ Profanés par les allemands /..." La FONTAINE, cité par: CLERGET, M. in, Préface de "la Turquie", Paris, A. Colin, 1947.

Le Turc, le Grand Turc, le Pacha Turc, la Sublime Porte, le Sultan, le Calife (Kalif ou Khalif) etc... deviennent des expressions familières en Occident pour les écrivains, Jean BODIN parle avec estime de la "magnificence des turcs"; dans ses "Six Livres de la République", MACHIAVEL donne la Monarchie turque comme exemple de stabilité. MONTAIGNE écrit: "Le plus fort estat qui paroisse pour le présent au monde est celui des turcs." (in ROUX, Histoire des turcs jusqu'au XVIII^e s., p. 368), ailleurs, "(c'est un peuple)... qui a l'estimation des armes et le mépris des lettres."

Les éloges s'accompagnent en même temps d'une critique ample et sévère de la "cruauté" des turcs, leur barbarie, leur sauvagerie et la tyrannie qu'ils exercent sur les populations chrétiennes (HAMMER attribue à ce dernier mot l'origine suivante: "Touranien dégénéra chez les grecs en Tyran." cf. Histoire de l'Empire Ottoman, Paris, 1835-43 Vol I, p. 5.

SCHWOEBEL nous brosse en se fondant sur les descriptions des chrétiens, un turc stéréotypé: "... savage and bloodthirsty swooping down upon innocent

Ce qui est une certitude, c'est la grande place qu'occupe le "fait turc" dans la littérature du monde chrétien pendant l'apogée de l'Empire Ottoman. On serait tenté de dire qu'une véritable "turquerie" s'installe dans les lettres, en particulier, en France (19). Parmi les ouvrages imprimés en France entre 1480 et 1609, par exemple, ceux qui traitent des affaires turques sont deux fois plus nombreux que ceux concernant les Amériques, un monde qui venait d'être découvert (f).

Sans trop s'arrêter sur cette florissante littérature, pour passer à l'étude de l'appareil militaire, nous voulons signaler deux faits significatifs qui illustrent l'esprit d'ouverture et les visées stratégiques "mondialistes" qui animaient les dirigeants turcs de l'époque.

Le premier nous apporte le témoignage d'un esprit d'entreprise internationale. Le XVII^e s. reconnaît l'empire Ottoman comme la première puissance européenne. Il est puissant, non seulement parce qu'il représente une force militaire redoutable, mais parce qu'il pratique une politique avisée et pragmatique. La fameuse alliance

Christians and massacring them indiscriminately..." (op. cit., p. 13). Il enregistre "A universal tendency (in the Christian world) to represent (their enemy the turks) as the personification of the evil." op. cit. p. 220. Cette hostilité (anti-turque) va se poursuivre jusqu'aux temps modernes. Un écrivain du début du siècle parle des turcs comme "... des fanatiques cruels, réfractaires à tout progrès... les ennemis irréductibles de l'Europe chrétienne." J. DENAIS, *la Turquie nouvelle et l'ancien régime*, Paris, 1909 p. 9). Un autre propose purement et simplement de "... supprimer les turcs pour supprimer la question d'Orient." (V. MARAC, *La Question d'Orient*, Paris, Ed. de l'orient Illustré Brochure non-datée (1900?), p. 20

On ne peut s'empêcher de poser la question s'il existe encore quelque chose de ce passé; le contentieux de nombreux siècles d'hostilité a-t-il laissé des traces dans le subconscient des peuples? Voit-on les turcs d'aujourd'hui avec les clichés d'hier du côté des occidentaux, et de la part des premiers, n'y a-t-il pas une certaine complaisance à se réfugier à l'abri d'un passé glorieux pour oublier le retard économique?

Est-il nécessaire de dénoncer aujourd'hui l'inutilité et la stérilité de ces langages qui ne facilitent pas la compréhension des peuples.

- (f) CIPOLLA, C. M., *Guns and Sales, in the Early Phase of European Expansion (1400-1700)*, London, Collins, 1965.
- (19) "in the eyes of sixteenth and seventeenth century France, the turk was the chief symbol of the Orient" (Clarence D. RUOILLARD, *The Turk in French History and Literature*, Paris 1938. p. 634). L'auteur nous donne une bibliographie exhaustive concernant les turcs et la Turquie entre 1481 et 1660, avec près de 300 volumes.

franco-turque sollicitée par FRANÇOIS Premier et l'envoi d'une force navale par le Sultan SOLIMAN LE MAGNIFIQUE pour la réorganisation de la flotte du Roi de France et la protection de ses côtes en est un exemple. En effet, la flotte turque, sous le commandement du capitaine BARBAROS (Barberousse), arrive à Marseille en août 1543 avec une force de 30.000 hommes. La troupe séjourne un an à Toulon "qui prit pendant l'hiver l'aspect d'une ville turque." (g), les turcs occupent la Corse, prennent le Comté de Nice, souverain à l'époque, avec la collaboration des français. (20).

Le second fait, est plutôt un ensemble de faits faisant parfois partie du domaine de la fantaisie, c'est l'indice d'une certaine conscience "mondialiste" qu'il serait d'ailleurs très passionnant d'aborder, ne serait-ce que pour procurer matière à réflexion. L'étendue territoriale de l'Empire est immense, la flotte de SOLIMAN, sous le commandement de Khairreddin BARBAROS domine toute la Méditerranée, l'Égée et la Mer Noire. Or le Sultan et ses Conseillers pensent à la conquête de l'Inde et de l'Océan Indien. Son Amiral projette déjà un canal de Suez en Egypte et rêve de conquérir l'Amérique (h). Son arrière grand-père, MEHMET II, surnommé, le conquérant, révélait après avoir pris *Constantinople* ses grandes ambitions: "To capture and subjugate old Rome as I have New Rome." (i).

Nous voulons conclure sur ce sujet par l'évocation d'une autre entreprise qui fut malheureusement un échec, mais qui n'en fut pas moins intéressante. Il s'agit d'un projet de canal reliant le Don à la Volga. Pour le mettre en oeuvre en 1569, les forces expéditionnaires turques poussèrent jusqu'à Astrakhan et commencèrent la construction du canal. Mais la résistance des russes et l'assistance insuffisante de leurs vassaux tartares de Crimée font échouer l'entreprise. Ce projet donne beaucoup à réfléchir sur les capacités imaginatives du pouvoir Ottoman de l'époque qui allaient au-delà d'une conception simpliste d'une militarité crue. Aussi fantaisiste et irréalisable qu'il soit, ce projet de SOKOLLU MEHMET PACHA était impossible dans les conditions technologiques du XVI^e s., c'est évident. Mais la tenta-

(g) J. URSU, la politique orientale de François I, er., Paris, 1908 pp. 146-7.

(h) R. F. PETERS, Histoire des turcs, de l'Empire à la Démocratie, Paris, Payot, 1968, p. 69.

(i) R. SCHWOEBEL, op. cit., p. 11.

(20) On voit, dit-on, sur un mur de la vieille ville de Nice un boulet encastré et portant l'inscription suivante: "Boulet turc jeté en 1543 par la flotte turque, alliée de la France, qui a bombardé Nice." cf, J. P. ROUX, op. cit., p. 12.

tive elle-même nous paraît relativement significative d'une nouvelle sensibilité ottomane. En effet, ce genre de démarche peut être interprété comme une mesure préventive face au changement des rapports de force entre l'Europe et l'Orient turc. W. ALLEN baptise ce changement "*the oceanic Revolution*". Les ottomans, selon lui, (j) ont pris conscience du fait qu'ils étaient à la veille d'un conflit mondial avec les nouvelles puissances trans-océaniques (l'Empire Ibéro-Germanique) qui commençaient à jouir des richesses d'outre-mer. Mais rien ne pouvait empêcher la marche de l'histoire, même pas les Armées de traditions millénaires.

2.2 UN EMPIRE FEODAL, THEOCRATIQUE OU MILITAIRE?

Structure du pouvoir chez les Ottomans.

L'étude historique nous apporte la confirmation de ce que nous avons déjà constaté aux temps de la nomadité asiatique sur l'Armée et l'Etat central. Quelque soit le modèle théorique que l'on veuille appliquer au système ottoman, les deux caractéristiques, traditions guerrière et étatique, doivent y faire figure de clef de voûte. Nous aborderons, dans le chapitre suivant sur les caractéristiques organisationnelles de l'Armée Ottomane, ces rapports Armée-Etat, ici, nous essayerons de porter quelques appréciations sur le Pouvoir Ottoman, ce qui ne manquera pas de nous guider dans l'appréhension du cours des événements à longue échéance.

Il convient d'avertir le lecteur que pour bien illustrer les idées-forces, nous avons dû procéder à un découpage quelque peu arbitraire de la "matière historique". Ainsi, on s'étonnera des grands sauts de plusieurs siècles, Le système ottoman est d'ailleurs pris en considération dans son état le plus caractéristique, c.a.d., avant le XVIIe s.. Inutile de dire que tout sera bouleversé plus tard, et que l'on ne fait pas oeuvre d'historien, mais que les stades historiques méritent qu'on les interprète pour mieux analyser le présent.

Car la société ottomane a suscité depuis les années soixante les plus vives discussions dans les milieux intellectuels de Turquie, quant à l'interprétation de son modèle théorique (k). Nombre de thèses proposent un système féodal à l'occidentale avec plus ou moins de retouches. Mais, en constatant des incompatibilités flagrantes et ir-

(j) W. E. D. ALLEN, *Problems of Turkish Power in the Sixteenth Century*, London, Central Asian Research Center, 1963, p. 13.

(k) pour un traitement systématique des discussions, cf. M. SENCER, *Osmanlı...*

réfutables, on a essayé d'appliquer une autre formulation : le *Mode de Production asiatique* en serait la base (1). Finalement un groupe de chercheurs, pour la plupart historiens, a adopté une analyse plus souple préconisant une sorte de *spécificité ottomane*. Ainsi, pourra-t-on parler d'un "phénomène ottoman" englobant plusieurs éléments parfois contradictoires dans les modèles préablement proposés? Pourquoi pas? En tout cas, la discussion est loin d'être close et on peut déjà dégager un argument invariable qui nous intéresse plus particulièrement et qui fait consensus, c'est que le *Centralisme Etatique* est le dénominateur commun à toutes les thèses (21). Cette réalité précisément fait la différence essentielle, du moins sur le plan politique, avec la féodalité européenne.

Les turcs adaptent leur tradition de centralisme nomade à la vie sédentaire à tel point qu'ils pratiquent déjà les principes de territorialité, de souveraineté et d'indivisibilité du pouvoir qui sont les signes déterminants de l'Etat moderne, alors que ses contemporains s'entre-déchirent et se désagrègent dans des morcellements féodaux, sans arriver à une unification nationale ou territoriale (22).

Bien sûr, il y a eu de temps en temps aussi dans l'Empire Ottoman quelques petites principautés périphériques, surtout lorsque le Pouvoir central commence à s'affaiblir, mais le fait dominant demeure toujours la suprématie de cet Etat central. Celui-ci ne résulte pas de compromis fragiles et d'équilibrages instables entre des seigneurs indépendants comme c'était le cas en Europe. Il est de nature compacte et représente une cohésion solide.

La clef de cette cohésion qui constitue également la base de l'Armée, réside dans une institution dont on ne retrouve pas d'équiva-

(1) DIVITCIOĞLU, S. *Asya Üretim Tarzı... Toplum Yapısı* (Structure Sociale ottomane) Istanbul, Ant Y., 1969, passim. ve *Osmanlı Toplumunu* (Mode de Production Asiatique, et la Société Ottomane), Istanbul, Köz Y., 1971, passim.

(21) — "Un Etat féodal centraliste" d'après M. ERDOST, *Türkiye Üzerine Notlar* Ankara, Sol Y., 1971, p. 122.

— "Un pouvoir central puissant" d'après E. KONGAR, *Türkiye'nin Toplumsal Yapısı*, (Structure Sociale de la Turquie), Istanbul, Cem Y., 1976, p. 35.

— "Un centralisme 'politique' et un décentralisme 'culturel' I. CEM, *Türkiye'de Geri Kalmışlığın Tarihi* (L'Histoire du Sous-Développement de la Turquie), Istanbul, Cem, 1970, pp. 88-9.

— "L'Autorité suprême de l'Etat": d'après S. DIVITCIOĞLU, *Asya Üretim*, op. cit. p. 140.

(22) Le fractionnement du pouvoir à l'époque féodale en Europe fait l'unanimité des historiens. R. GROUSSET fait état d'un "système dont les institutions vouaient l'Etat à la paralysie, (op. cit. p. 10). Selon E. CARRIAS, "Les barons

lent dans la féodalité occidentale. Il s'agit du principe de la non-propriété de la terre (23) : toutes les terres - et surtout les terres à riche rendement économique sur le plan des cultures et de l'élevage, ne peuvent en aucun cas faire l'objet d'un achat ou d'une vente, la propriété privée n'existe pas. Toutes les terres de l'empire appartiennent à l'Etat personnifié par le *Sultan* qui a seul le droit de les distribuer pour une durée fixe aux élites militaires, civiles et religieuses. En contre-partie, il en reçoit les impôts (m). Cette institution qui s'est nommée l'IQTA était inspirée au début du droit islamique et s'appliquait déjà du temps des Seldjoukides. Mais c'est avec les ottomans qu'elle trouve son application la plus systématique et générale. Elle fait figure de colonne vertébrale du système de pouvoir ottoman, car elle intègre celui-ci au principal moyen de production : la terre, tout en évitant de créer des seigneuris provinciales par un mécanisme bureaucratique sophistiqué pour en contrôler l'administration (24).

La nomination des Sipahis (Chevaliers, administrateurs militaires provinciaux) se fait selon des critères de mérite et ne fait pas l'objet d'héritage ou de vente. Tout cela contribue à créer une société sans aristocratie terrienne, c. à d., aux antipodes de la féodalité occidentale.

agirent comme de véritables souverains" par conséquent, "il n'existait pas une armée nationale organisée, mais autant de petites armées que de seigneurs." La pensée militaire Française, Paris, P.U.F., 1960, p. 31. Il note également qu'en France, depuis le Xe s. jusqu'à la constitution des fondements de l'armée au XVIIIe s. "Le Roi n'avait plus de vassaux directs au sud de la Loire." (p. 15). P. CONTAMINE nous décrit, avec chiffres à l'appui quel rôle effacé était celui du Roi de France et constate, "... que de larges secteurs du Royaume échappaient à son autorité." Guerre, Etat et société à la Fin du Moyen Age, Etude sur les Armées des Rois de France (1337-1494), Paris, 1972, p. 130.

- (23) MARX et ENGELS le constatent très justement dans leur "Correspondance" : on ne peut pas comprendre l'Empire Ottoman sans considérer "le fait qu'il n'existait pas de propriété foncière privée. Et c'est la véritable clé du ciel oriental..." (MARX à ENGELS, Londres, le 2 juin 1853) "C'est là-dessus que repose l'histoire politique et religieuse..." (ENGELS à MARX, Manchester, le 6 juin 1853). Moscou, Editions du Progrès, 1971.

(m) S. DİVİTÇİOĞLU, *Asya Üretim Tarzı...*, op. cit. p. 47.

- (24) Le SİPAHİ (titulaire de dirlik, terre d'Etat) doit séjourner où il est nommé (SCHWOBEL, op. cit., p. 52). En général, la nomination est annuelle (S. E. CREASY, "History of the Ottomans Turks.", p. 446.

F. LAJOS nous apprend que pendant 141 ans de souveraineté turque, la Grande Porte a envoyé 70 Pachas au fort de Budin (Macaristanda Türklerin Mülk Sistemi (Système Foncier des Turcs en Hongrie) İ.Ü.E.F. Tarih Dergisi, Cilt XII, Sayı 16, 1981, p. 8).

Ainsi la possession de la terre s'avère essentielle en Occident, alors qu'elle est absente dans l'Empire Ottoman. Et c'est précisément de cela que découle toute une évolution originale dont les suites vont affecter la société turque jusqu'à ses étapes les plus récentes. Cette évolution, défavorable aux intérêts particuliers, avait démesurément renforcé l'autorité étatique (n), nous donnant par là l'exemple primitif de la concentration du pouvoir. Seuls les Turcs arrivent à fonder un Etat dont la longévité (plus de six siècles) est remarquable sur un territoire extrêmement vaste et qui englobe des populations totalement différentes (25), avec une administration efficace, alors que d'autres peuples nomades d'Asie n'eurent qu'une existence éphémère et une histoire confuse. Le pourquoi de cette situation s'explique aisément par cette métamorphose des énergies guerrières et des espoirs de pillage d'une horde orientale en un Etat fort et stable au centre, agressif et expansif à sa périphérie. (o). Les butins de guerre sont remplacés en grande partie par les impôts réguliers, pris aussi bien dans les pays conquis, qu'à l'intérieur de l'Empire.

Une autre tradition étatique vient renforcer la tendance centralisatrice : c'est la conception de souveraineté absolue, indivisible et unique, engendrée par la personne du SULTAN, *l'ombre de Dieu*. Il représente, en même temps l'autorité temporelle et spirituelle. Par ce biais, tout conflit entre le Pouvoir Religieux et l'Etat est d'emblée évité (p).

Cet absolutisme dans le pouvoir unique est tel que tout risque de partage et d'affaiblissement est strictement interdit. Cette loi

(n) F. LAJOS, op. cit., p. 14.

(o) P. COLES, *La Lutte Contre les Turcs...*, Paris, Flammarion, 1969, p. 45.

(p) M. INALCIK, *Osmanlı Padişahı...*, (Le Sultan Ottoman), SBFD, Cilt XII, No : 4, Sayı : 2, Ankara, 1958, pp. 68-79.

(25) La population administrée par les turcs était d'une diversité considérable, sous tous les rapports : elle était multi-raciale, multi-confessionnelle, polyglotte. Dans la première Assemblée Ottomane (1876), on parlait seize langues alors que les français y ont implanté leur langue et leur culture en moins de confessions. (cf. D. E. PITCHER, *An Historical Geography of the Ottoman Empire*, Leiden, Brill, 1972 p. 114). Le plus étonnant, dans cette variété, c'est que les turcs ne se sont pas montrés dominateurs et turquisateurs. On peut même parler d'un courant inverse dont nous parlerons plus loin. A titre d'exemple, nous pouvons évoquer la domination turque en Afrique du nord : ils n'ont pas pu y faire parler turc malgré plusieurs siècles d'administration, alors que les français y ont implanté leur langue et leur culture en moins de 132 ans, de sorte qu'après leur départ le français y est resté vivant. La domination turque s'est avérée presque exclusivement politique.

conduira les Sultans jusqu'au fratricide (26), qui a son tour sera érigé en loi.

Le système ottoman porte toutes les caractéristiques distinctives de la monarchie absolue. Le Sultan exerce un pouvoir sans limite, sans contrôle sur la société tout entière. Il est despotique, autoritaire, providentiel et patriarcal. Sa relation avec le peuple (*reaya*) a été décrite comme celle d'un berger avec son troupeau. Cet esprit d'Etat providentiel est tellement profondément ancré dans le subconscient populaire que l'on pourrait y trouver les origines des difficultés à faire démarrer la démocratie depuis la fin de l'Empire. C'est sans doute l'omni-présence du Sultan qui conduit M. WEBER à appeler ce système sous le nom de *Sultanisme* (q).

La religion tient évidemment une place importante au sein de l'Etat, mais celui-ci ne peut pas être considéré comme un Etat théocratique pur (r). Les hommes de religion ne constituent point de *corps spirituel* à part, comme c'est le cas dans l'Etat Catholique Romain par exemple.

La Religion, plutôt qu'une véritable idéologie, fait figure de slogan belliqueux pour poursuivre les guerres extérieures, et est une justification de la pratique gouvernementale à l'intérieur. Bien que ce côté mobilisateur de la religion ait été quelque peu exagéré, la tolérance n'en fut pas moins grande : On est allé jusqu'à suggérer des thèses préconisant la fondation de l'Empire et son essor grâce à l'esprit de GHAZI (héros guerrier, et combattant pour la foi islamique contre les

(q) Cité par BERKES, N., in "Türkiyede Çağdaşlaşma (Contemporainisation en Turquie...)"

(r) N. BERKES, op. cit, p. 21.

(26) C'est MEHMET II qui a promulgué le fratricide en loi politique. Mais il se pratiquait depuis longtemps. Entre 1298 et 1808, près de 80 proches des Sultans sont exécutés (A. D. ALDERSON, *the Structure of the Ottoman Dynasty*, Oxford, Clarendon Press, 1956 p. 30, 31), Le "record" en la matière, si l'on peut dire, revient à MEHMET III qui exécute ses dix-neuf frères. Cette pratique - pas réservée aux musulmans, car elle fut aussi chrétienne (ibid, p. 26) - fut très efficace - bien qu'inhumaine - pour vivifier, consolider et assurer le caractère combatif et centralisateur de l'Etat. Selon la Loi islamique, il ne pouvait pas y avoir deux Sultans. Comme il n'y avait pas de loi de succession, celui qui pouvait saisir le titre le premier était déclaré Sultan, et sans contestation. La loi de facto était appliquée de jure (ibid. p. 75). Il est intéressant de noter à cet égard la coïncidence entre l'adoption d'une règle pacifique (mâle aîné, de 1617 à 1924) et le déclin de l'Empire. R. H. DAVISION *Reform in the Ottoman Empire, 1876-86*, Princeton, 1963, pp. 30-32. Cf. aussi p. 165.

infidèles (27) Cela correspond d'ailleurs beaucoup aux idées quelquefois préconçues de l'occidental qui sont démenties par la pratique de l'époque (28).

Ce qui différencie le plus le régime ottoman de ses contemporains, c'est ses rapports d'aliénation avec la société (s). La situation des classes, à l'inverse de l'occident, n'est pas fondée sur la représentativité : les classes de la société ne sont pas représentées par la classe dirigeante. Celle-ci n'est pas issue de celles-là, car l'Etat se pose en phénomène a-social. Il est étranger à la société au sens où, étant en dehors d'elle, il s'impose sur elle. L'Etat aliéné arrive à son point culminant dans la constitution de son appareil de violence que nous allons aborder maintenant.

2.3 CARACTERISTIQUES ORGANISATIONNELLES DE L'ARMÉE OTTOMANE.

Le terme *Askeri* en turc ottoman, pour qui le mot anglais 'military' convient mieux, désigne, plus qu'une organisation de défense, l'ensemble des serviteurs de l'Etat. D'ailleurs, la société ottomane est composée en gros de deux sphères : l'*Askeri* (L'Etat) et les *Reaya* (les sujets). Le génie militaire turc, étant avant tout un organisateur et un administrateur ferme, n'a pas conçu d'institution à proprement parler militaire, en dehors et coupée du gouvernement civil (29).

Une forte militarité persiste donc au sein de l'Etat ottoman, avec autant d'accent qu'en Asie parce que le sédentarisme se caractérise par un expansionnisme territorial constant. D'autre part, la guerre est considérée encore longtemps comme une source de richesses. C'est une société entièrement tournée vers la guerre, organisée en fonction de la guerre, en somme, une société armée! (30).

(s) N. BERKES, *ibid.* p. 22 et 27.

(27) P. WITTEK, dans "The Rise of the Ottoman Empire" formule sa thèse dans la phrase suivante : "... Ghazi movement is the leading idea of the Ottoman Empire." London, The Royal Asiatic Society, 1938, p. 48.

(28) "For the jews of Southern Europe, Turkey became the "promised Land", thousands of them immigrated from Spain, southern France, Sicily, Sardinia in order to escape persecutions." VERNANSKY, on Some Parallel Trends in Russian and Turkish History, New Haven, July 1945, Vol. 36, p. 27.

(29) "The ottoman government had been an army before it was anything else." R. H. DAVISON, *Reform in the Ottoman Empire*, p. 90.

(30) "Fighting was originally the first business of the state and governing the second." (*ibid.*, p. 90).

Comment se présente cette Armée? Essentiellement composée de deux corps, *les janissaires*, comme unités permanentes en principe à Istanbul et les Spahis comme unités de province, l'Armée ottomane est une armée à la fois verticale et centralisée (*janissaires*) et horizontale et décentralisée (*sipahis*).

Une troisième catégorie d'unités fut celle des avantgardes (*oudjs*) qui ont joué le rôle de fer de lance de l'Empire pendant son expansion. C'est bien sûr surtout au début de son histoire que ces unités ont été extrêmement importantes. A un point tel qu'on changeait de capitale pour être suffisamment proche d'elles, pour les surveiller et les contrôler, afin qu'elles ne se déclarent pas indépendantes après une grande conquête (31).

Examinons d'abord les caractéristiques de l'Armée de Sipahis (cavaliers). Ils sont liés d'une façon directe à la production agricole et à la collection de l'impôt sur les récoltes. Ils constituent une armée intégrée à l'économie rurale et se transforment ainsi d'une certaine façon en rouage productif. Les actifs de la trésorerie de l'Etat dépendaient essentiellement de cette armée-ci.

Les sipahis, tous turcs, sont des collecteurs d'impôts qui confisquaient la plus-value des paysans et la transmettaient à l'Etat, jouant comme courroie de transmission sans avoir toutefois ni le droit de propriété ni l'usage du sol qu'ils administrent.

Le maintien de l'ordre relève aussi des sipahis, mais la plus importante de leurs tâches, et qui nous intéresse tout particulièrement ici, est de préparer un contingent d'hommes d'armes fixé à l'avance selon l'importance de la terre *-timar-* qu'ils administrent. La levée de ce contingent est ordonnée par le Sultan en cas de guerre.

A l'inverse des janissaires -dont nous parlons plus loin-, les sipahis ne sont pas une armée permanente, mais une armée que l'on pourrait appeler "*ad hoc*" qui se démobilise dès que la guerre est terminée. Les hommes sont en cas de paix prolongée des sujets-paysans.

En contre-partie de leurs services, les titulaires de timar touchent une solde annuelle variant inégalement selon l'importance de la terre qu'ils contrôlent : le *timar* rapporte entre 3000 et 20.000 Akçe; le *zeamet* entre 20.000 et cent mille; le *has*, cent mille et plus.

La classe militaire que compose les sipahis apparaît comme la seule catégorie sociale susceptible d'accumuler la richesse, mais la

(31) Les capitales successives des ottomans jusqu'à 1455 : Karacahisar, Yenişehir, Bursa, İznik, Bursa, Dimetoka, Edirne, Istanbul.

mentalité et les structures de l'époque étant plutôt dans le sens de consommer au lieu d'investir, elle mène une vie dépensière.

Les sipahis constituent au début de l'histoire ottomane la base essentielle de l'armée, mais au fur et à mesure que l'armée professionnelle des janissaires gagne d'importance, leur nombre diminue. Sous le règne de *Soliman le Magnifique*, ils sont 130.000, en 1550, 90.000 et en 1600, 30.000 (t). Pour comparer immédiatement avec l'effectif des janissaires, ceux-ci s'accroissent de 12.000 en 1566 à 30.000 en 1597 et à 50.000 après 1600. Quand le corps des janissaires est aboli en 1826 (32), ils sont probablement aux environs de 100.000.

Car les janissaires sont certainement ce qu'il y a de plus remarquable dans l'Armée ottomane. C'est une armée professionnelle, permanente et soldée; elle a servi d'exemple à bon nombre d'armées régulières en Europe (u). Sa création remonte au milieu du XVe s. (1362?) (33).

Les singularités de cette armée sont bien connues, elle est composée d'esclaves chrétiens affranchis, contraints à rester célibataires toute leur vie, sans famille, sans biens et sans liens sociaux, ils sont endoctrinés dans l'idéologie islamique et conditionnés pour devenir des soldats d'élite au service inconditionnel du Sultan.

C'est MURAT I qui, par crainte de voir les *Beys* des oudjs (Chefs militaires frontaliers) devenir des semi-féodaux, créa le premier une force militaire centrale pour dominer les débordements de *Beys* turbulents. On invente une méthode diabolique de recrutement (des enfants de chrétiens surtout, sont enlevés complètement à leur famille), qui en a fait la renommée - et la force. Bien que cette méthode ait eu des précédents (34), son application systématique semble être unique et sans exemple.

(t) CEM, I, op. cit., p. 160.

(u) WEISSEMAN, op. cit., p. 5.

(32) UZUNGAŞILI, I. H., "Kapikulu ocakları (foyers des serviteurs de la Porte)", p. 620. Ces chiffres sont discutés par les occidentaux qui les estiment plus élevés: N. WEISSEMAN; 140.000 (les janissaires, étude de l'organisation militaire des ottomans, 1938, Nizet, p. 31). M. d'OHSON les estime à 200 mille (Tableau général de l'Empire ottoman, p. VII-330).

(33) "... précéda de cent ans l'établissement des compagnies d'ordonnances de Charles VII." (E. GUILLINY, l'Armée Ottomane..., p. 504); la même constatation chez HAMMER, op. cit., p. I-121.

(34) Déjà au temps des Seldjoukides à Konya, il y avait des soldats grecs, arméniens, russes, etc... dans l'armée (cf. M. AKDAĞ, Türkiye'nin İktisadi ve İhtimai Tarihi (Histoire Economique et Sociale de la Turquie), İstanbul, Dizi Y., 1974 p. 416). cf. également, C. CAHEN, op. cit., p. 38.

Il s'agissait au fond, de créer une armée au seul service du Sultan, avec une fidélité à toute épreuve et un fanatisme bien trempé. Par des levées périodiques dans les pays chrétiens (Grèce, Macédoine, Albanie, Serbo-Croatie, Bulgarie, Bosnie etc...) on recrute manu militari des contingents de 1000 hommes (35), y-compris parmi les enfants en bas-âge : on choisit les plus beaux et les plus forts des garçons entre 5 et 20 ans. On leur impose ensuite une sorte de *noviciat* de sept ans (pour les plus âgés), au cours duquel ils sont astreints à un endoctrinement religieux et à une soumission inconditionnelle au Sultan. De plus, ils forment un corps hermétiquement fermé auquel leur esprit est entièrement cimenté. C'est ainsi que l'on créa une armée d'une obéissance illimitée et robotisée au début mais qui se retournera un jour contre son maître.

Il semblerait, cependant, que malgré les excès, les levées n'aient pas systématiquement provoqué la révolte des parents que l'on peut imaginer. Ils se montrent souvent dociles sinon résignés, mais parfois aussi volontiers collaborateurs (36). Il faut rappeler que l'Empire ottoman exerçait une influence magnétique parmi les esclaves européens car il leur offrait une grande mobilité et une sorte de promotion sociale. En fin de compte, ces esclaves pouvaient espérer sérieusement, après avoir subi une éducation spéciale, s'élever à de hautes fonctions dans l'Etat même, pas seulement dans l'Armée, mais aussi dans l'Administration et la politique (37). Etre au service du Sultan était une situation tellement enviée que bien des turcs essayaient de substituer leurs enfants à ceux des chrétiens.

En constituant une armée permanente, on se rendra compte que le Sultan rompait avec les traditions militaires turques. C'est donc un corps étranger qui va jouer un rôle politique déterminant dans l'histoire de l'Empire ottoman. L'armée turque proprement dite est évacuée des lieux de pouvoir. Elle est en voie d'effacement progressif en province, alors que les janissaires constituent un état dans l'Etat en obtenant privilèges sur privilège. Ils constituent bientôt une sorte de corporation, de "syndicat à caractère politique" (v), élisant eux-

(v) N. WEISSEMAN, op. cit., p. 88.

(35) Selon HAMMER, un demi-million de jeunes chrétiens sont convertis à l'Islam et employés comme soldats (op. cit., p. I-126).

(36) WEISSEMAN nous rapporte que "les garçons rêvaient de pouvoir s'appeler serviteur du Grand Seigneur.", op. cit., p. 13.

(37) Rien que la liste des Grands Vizirs nous suffira pour se faire une idée : de 1453 à 1920 on en décompte 19 d'origine non-turque dont deux grecs, deux arméniens, trois croates, deux albanais, un russe, un hongrois, un italien..., S. KOÇAŞ, Atatürk'ten 12 Mart'a, (Mémoires) Istanbul, May, 1977, p. 1272.

mêmes leurs officiers, ils menacent de se révolter pour influencer sur les rapports de force politiques de façon à faire pencher d'un côté ou de l'autre les choix du Sultan.

Avant de clore ce chapitre, il serait utile de faire une évaluation globale des effectifs armés ottomans, bien qu'il ne soit pas possible de fournir un chiffre unique pour chaque période. L'Armée ottomane, comparée à ses contemporaines, ne semble pas avoir eu d'égale : elle compte constamment plusieurs centaines de milliers d'effectifs (38) sur le pied de guerre, alors que ses pareilles ne dépassent pas en général les 50.000. Jusqu'à la fin du XVIII^e s. les armées européennes n'ont pas ce caractère massif, ce n'est que sous Napoléon au début du XIX^e s. que les 100.000 hommes en armes seront réalisés puis dépassés. (w).

2.4 LE DECLIN ET LA REACTION DE L'EMPIRE :

Nous avons déjà fait allusion au changement soudain et révolutionnaire qui s'est opéré à la fin du XVI^e s. en Europe (x). L'ouverture de celle-ci sur les océans aura pour résultat un déplacement de puissance de l'Orient vers l'Occident. Cette ouverture va porter en elle des changements aux conséquences désastreuses sur l'Empire Ottoman.

a — Les itinéraires commerciaux se déplaceront hors de la Méditerranée (voie de la soie, par ex.), ce qui va entraîner la réduction des revenus de transit.

(w) WEISSEMAN, *op. cit.*, p. 42.

(x) cf. *supra* p. 154.

(38) LYBYER, A. H., nous donne plusieurs estimations venant d'observateurs différents : selon lui-même, Soliman le Magnifique aurait eu 200.000 hommes d'armes. Selon ZINKEISEN, la cavalerie seulement aurait eu à la même époque 565.000 hommes; pour KNOLLES, elle aurait eu 719 mille hommes. Pour CHESNAUU, en 1549 l'Armée Ottomane au cours d'une campagne, aurait eu 8 à 10.000 tentes, un cortège long de dix milles (16 km) et un million de soldats (*The Government of the Ottoman Empire in the Time of Seleiman the Magnificent*, p. 107). Le 16 mars 1439, le Chevalier Jehan TORZELO, serviteur de l'Empereur de Constantinople à la cour du Grand Turc, écrit dans son rapport au Duc Philippe de Bourgogne que l'Armée du Sultan est de 1000.000 hommes (cité par BROQUIERE, *op. cit.*, p. 263). WEISSEMAN estime à 250.000 les troupes qui assiègent Constantinople en 1453 (*op. cit.*, p. 42).

Pour comparer, P. CONTAMINE nous rapporte les effectifs soldés du Roi de France en septembre 1340, à l'apogée de la monarchie : 44.700 (p. 70), en 1470 il n'y en avait au mieux que 16.000 cf. *Guerre, Etat et Société à la fin du Moyen-Age*, p. 303.

- b — Le rayonnement de l'Europe mercantiliste dans les pays ottomans se fera au détriment de l'industrie et du commerce local.
- c — L'abus de capitulations qui se font toujours en faveur des pays de l'Europe.
- d — L'inflation découlant de l'importation de métaux précieux venant du Nouveau-Monde a fait de l'Empire Ottoman une contrée où les matières premières et la production alimentaire sont bon-marché (y).
- e — Les dépenses militaires qui augmentent : il suffit de rappeler le nombre des années de guerre pour le comprendre: 250 ans de guerres entre 1450 et 1918 (z).

Le mythe de l'invincibilité turque dans ce contexte avait déjà été entamé en 1571 avec l'expédition de Lépante. Mais les historiens s'accordent pour fixer le point culminant de l'expansion ottomane à un siècle plus tard : la fin du XVIIe, après l'échec du second siège de Vienne en 1682. C'est à ce point que se produit un tassement et la perte de la Hongrie au traité de Karlovitz, en 1699, marquant le début du déclin impérial.

Il y a un certain nombre de coïncidences à souligner dans ce tournant historique. Elles confirment d'ailleurs le rôle considérable de l'élément militaire parallèlement aux éléments économiques auxquels nous avons fait allusion. D'abord, la dissolution du système terrien à la fin du XVIe s., qui, étant le fondement même des institutions militaires, va affecter celles-ci de façon lente, mais irréversible. C'est après cette réforme qu'il se produit comme un cercle vicieux: pour compenser les pertes de revenus de l'Etat, on procède à de nouvelles méthodes de distribution de la terre administrable: au lieu de la confier au plus méritant, on la met aux enchères de façon à encaisser le plus d'argent possible. Mais une fois acquis le droit d'administrer par cette méthode, on tente de récupérer son argent en exploitant les paysans plutôt que de préparer des soldats disciplinés et de retransmettre les profits au Sultan. La double conséquence de ce système est d'appauvrir en fait les sources de revenus de l'Etat et de créer une

(y) N. BELDICEANIJ, *Le Monde Ottoman des Balkans, (1402-1566)*. Londres, Variorum Reprints, 1976, pp. XI-74.

(z) D. A. BUSTOW, in K. KARPAT, "Social Change and Politics in Turkey", Leiden, Brill, 1973.

sorte de semi-féodalité dans l'Empire : "The rise of a powerful semi-feodal aristocracy in the provinces of Anatolia and in the Balkans." (aa).

Cette féodalisation vers le XVIIIe siècle va menacer l'Etat central de plus en plus jusqu'à la tentative sécessionniste de MEHMET ALI Pacha d'Egypte. En tout cas, les notables (Ayans) des provinces réussissent à arracher au Sultan des concessions politiques à la signature du contrat de 1809 (Sened-i Ittifak) qui peut être considéré comme la première tentative pour limiter le pouvoir absolu du Monarque, l'acte de naissance d'*Etats Généraux* Ottomans.

Cette évolution pouvait-elle déboucher sur une sorte de capitalisme à la turque? Non, car il était malheureusement déjà trop tard. Avec la convention de commerce de 1838 qui se superpose aux généreuses capitulations, l'Empire tout entier est mis sous la loi étrangère et l'Europe gagne un immense marché. D'ailleurs les gens de l'époque paraissaient en Turquie singulièrement désintéressés de tout ce qui touchait à la production, à l'investissement et à l'épargne. Si l'Islam ne s'opposait pas au capitalisme, comme le constate M. RODINSON, il n'a pas non plus "cherché à mobiliser les masses pour des fins économiques" (ab).

Une autre coïncidence est celle de la faiblesse personnelle des Sultans à la tête de l'Etat et de l'Armée. Cette incapacité de gouverner et de continuer la tradition autoritaire est aussi apparue à la fin du XVIIe s., à la suite de l'abandon de la loi fratricide. Désormais, le prince aîné héritait du trône, mais on mettait ses frères dans des cages (kafes) où ils étaient réduits à l'état de loques humaines, sans aucun contact extérieur tant que le Sultan était en vie. Si, comme il arriva, l'un des frères de Sultan était appelé à lui succéder, ayant passé en moyenne trente ans en cage, il était devenu incapable d'assumer les responsabilités d'un Empire (39). D'où aussi, l'inéluctable combinaison de mises en scène par son entourage, dont le Sérail fut le plus fameux élément, mais dont les belles dames pas plus que les Ambassadeurs auprès de Sa Majesté ne se contentaient plus de jouer aux sujets dociles et innocents.

(aa) H. INALCIK, *The Nature of Traditional Society, in Political Modernization...*, op. cit., p. 48.

(ab) M. RODINSON, *Islam et capitalisme*, Paris, Seuil, 1967, p. 232.

(39) D'ailleurs ils ne se déplacèrent plus à partir de 1600 pour commander comme autrefois leurs armées en campagne (cf. DAVISON, op. cit., p. 32).

Quant à l'armée de Janissaires, découvrant sa force unique au sein de l'Etat, elle dépose revendication sur revendication et devient de plus en plus difficile à satisfaire. Ils commencent à se marier, à s'occuper de commerces et à pratiquer des petits métiers à côté de leur profession de soldat. La corruption s'empare de leur corps et ils vont jusqu'à la fraude sur les actes de décès, un peu comme le décrit GOGOL dans "Les âmes mortes". Autrefois armée d'élite, les janissaires sont en complète désagrégation à la fin du XVIIIe s., le vagabondage; l'indiscipline, l'insoumission et l'absentéisme remplacent peu à peu l'esprit militaire. Le fer de lance de l'Empire devient ainsi une masse amorphe de parasites réfractaires à tout progrès qui s'opposera à toutes les tentatives de réforme et qui ira jusqu'à déposer SELIM III en 1808 (40) qui avait essayé de créer une nouvelle armée. Les janissaires mettront à sa place Mahmut II qui leur promettait d'abolir cette nouvelle armée, mais le nouveau Sultan abolira également le corps des Janissaires quelques années plus tard (1826).

Les résultats spectaculaires de cette décomposition se sont manifestés d'abord sur les champs de bataille où l'Empire connaît de plus en plus de défaites. Les sultans se réveillent en panique quand ils commencent à voir les progrès territoriaux des puissances occidentales à qui ils infligeaient auparavant les coups les plus durs. Ils se rendent à l'évidence que leurs soldats ne combattaient plus à armes égales contre leurs adversaires. Cette constatation conduit l'Empire à procéder à des réformes et à entrer dans une période défensive (41).

Peu à peu, d'innombrables projets de réforme (42) de transfert à de nouvelles techniques, d'ouverture d'écoles à la française, d'envoi d'étudiants en Europe, voient le jour à côté d'une demande croissante d'assistance militaire. Leur liste n'a jamais cessé de s'allonger jusqu'à nos jours où il est déplorable qu'après deux siècles, les mêmes efforts superficiels soient encore à l'ordre du jour sans une analyse de fond des structures socio-économiques.

(40) "Such a pledge on the part of the Sultan was unheard of in Ottoman history.", H. INALCIK, *The Nature of Traditional Society*, p. 51.

(41) D. A. RUSTOW définit ce mouvement de réformes comme "Defensive modernization", qui se répète selon lui en Russie, au Japon et en Chine (in K. KARPAT, *Social Change and Politics in Turkey*, p. 94).

(42) M. BERKES note comme le premier document sur la nécessité de procéder à des réformes le Mémoire préparé en 1718 par un officier chrétien français au service du Sultan, de ROCHEFORT, huguenot des environs de la Rochelle qui avait égrégé à la suite de la Révocation de l'Edit de Nantes par LOUIS XIV, et qui, réfugié en Turquie, y apportera ses conseils militaires (op. cit., p. 42).

Cependant, il serait utile de marquer par quelques points de repères cette évolution afin de tracer une ligne de commentaires pour la suite de notre argumentation.

Puisque le danger immédiat était militaire, il fallait commencer par restaurer l'Armée! Pour rattraper le retard de l'Empire, le Sultan s'efforce de doter ses soldats des mêmes armes et il introduit les mêmes techniques que son adversaire. Une sorte de campagne à l'occidentalisation s'organise. Au début, cette entreprise est conduite par des européens convertis à l'Islam. Une première figure apparaît sous les traits d'un aventurier français, le Comte de BENNEVAL qui entre au service du Sultan en 1729 et réorganise l'artillerie ottomane. Il prit le nom turc de Ahmed Pacha le Bombardier (HUMBARACI). Son oeuvre sera continuée dans les années 1770 par un autre français d'origine hongroise, le Baron de TOTT.

Un ancien officier de marine britannique, CAMPPELL -que l'on surnommera le MOUSTAFA ANGLAIS-, participe à la reconstruction de la flotte (ac). SELIM III, avec qui les réformes sont élevées au rang d'affaires d'Etat, a fondé en vue de remplacer éventuellement les janissaires, une Armée Nouvelle (Nizam-i Cedid) avec la collaboration d'officiers français en 1794.

En 1796, le Général Albert DUBAYET arrive à Istanbul en qualité de représentant de la République Française et apporte quelques pièces d'artillerie comme présents, mais il y a avec lui des techniciens et des ingénieurs dont LAFITTE, qui organisa le corps du Génie (ad).

Ces relations étroites entre l'Empire et la France vont faire dire à un officier français que la Turquie est comme "une seconde France" (ae). L'abolition difficile et sanglante de l'armée des janissaires en 1826 est suivie de l'ouverture d'une première école militaire de type européen (Hendesehane). C'est un événement capital à plusieurs égards. Pour la première fois le corps d'officiers s'alimente non plus de l'esclave hors de la société, mais directement dans la population. Par ce biais, les éléments du peuple ont accès aux leviers de commande de l'Etat. Car le recrutement ne porte pas d'empreinte aristocratique comme en Europe, et les jeunes gens qui sortiront avec leur diplôme de cette institution impériale (M. KEMAL inclus) vont être les principaux rebelles qui vont envoyer cet empire aux oubliettes de l'histoire.

(ac) H. SEIGNOBOSC, Ancien officier à la Mission d'Orient, p. 85, Turcs en Turquie, Paris, Payot, 1920.

(ad) S. E. CREASY, History of the Ottoman Turks, Beirut, Khayars, 1961, p. 459.

(ae) H. SEIGNOBOSC, op. cit., p. 85.

Mais l'ouverture d'écoles supérieures à l'occidentale, (43) l'emploi de techniciens étrangers ou l'envoi d'étudiants dans les universités européennes ne suffisent pas, et le Sultan commence à pratiquer une politique d'assistance militaire à son détriment. Cette politique de dépendance ne sera pratiquement jamais interrompue, sauf pendant une brève période kémaliste.

Dans les débuts, ce sont les français qui réorganisent l'artillerie et le corps d'ingénieurs. Vers 1880, les allemands remplacent les français, le Général COLMAR, Freiherr von der GOLTZ devient Inspecteur Général des Ecoles de Guerre ottomanes. Son successeur, le Général OVK LIMAN von SANDERS est nommé pour la première fois à un poste de commandant dans l'Armée. Une unité ottomane sur deux ou trois et deux armées sur cinq ou neuf furent commandées par des Généraux allemands. Mieux encore, en 1918, on trouvera dans l'Armée ottomane, 646 officiers, 6.686 hommes de troupe, et un total de 25.400 effectifs allemands au Service de Sa Majesté (af). Il y avait donc une présence allemande dans l'Empire ottoman plus considérable qu'au niveau le plus haut de la présence américaine (1960 : 20.000 hommes) dans la Turquie moderne.

2.5 CONSEQUENCES IMPREVUES : LA POLITISATION DES CADRES MILITAIRES :

Quelque soient les excès aberrants, c'est donc à partir de l'Armée que l'Empire commence à se moderniser, elle seule se présente par la force des choses comme l'unique secteur où la réforme à l'occidentale pouvait être assimilable (44). Cependant, cette ouverture en Occident ne se limitera pas, comme le souhaitaient les dirigeants de l'époque, au seul transfert de la technologie militaire. On assiste aussi à une prise de conscience politique qui se développe parallèlement à la rénovation de l'appareil militaire. C'est bien sûr, au sein de l'Armée qu'elle naît, porteuse des germes de la transformation de l'Empire, sans que celui-ci s'en doute. En cela, elle ne rompt pas avec sa tradi-

(af) D. A. RUSTOW, "Military" in "Political Modernization in Japan and Turkey...", op. cit., p. 356.

(43) On ouvre à Paris même une Ecole Militaire Ottomane pour préparer les élèves aux concours des Grandes Ecoles comme Saint-Cyr, Polytechnique... cf. Ş. MARDIN, *The Genesis of Young Ottoman Thought*, Princeton, 1962, p. 213.

(44) C'est toujours l'Armée qui fut l'une des toutes premières institutions où un programme étendu de langues étrangères fut mis en application (Ş. MARDIN, op. cit., p. 213).

tion séculaire, car l'Armée a toujours été par essence confondue avec le système de l'Etat. Mais ce qui est nouveau, c'est que la nouvelle armée ottomane du XIXe s. se politise et qu'elle n'est plus seulement un instrument politique.

Nous pouvons regrouper les sources de politisation en trois groupes. Ce sont d'abord les associations clandestines dans les grandes écoles, comme l'Ecole de Guerre et de Médecine. Sous le commandement complaisant de SULEYMAN Pacha l'Ecole de Guerre se comporta comme une sorte de Saint-Cyr révolutionnaire où un positivisme subversif fleurissait. Parmi les élèves-officiers se recrutent les premiers groupes d'opposition organisée contre le régime policier d'ABDULHAMID en 1889. Depuis, on en découvrira une vingtaine (ag).

Les regroupements mixtes de civils et de militaires sont aussi des lieux de politisation. Inspirés au début par les organisations carbonari de MAZZINI, ces comités dont le premier se constitue en 1865 sous le nom d'Alliance Patriotique, *İttifak-i Hamiyyet*, se radicalisent et changent de modèle après leur rencontre des idées *narodniques* et des guérillas en Macédoine, où ils sont envoyés par le Sultan pour réprimer les mouvements de libération balkaniques.

Le troisième canal des idées révolutionnaires, c'est l'activité des dissidents à l'étranger. A Paris, en 1867, ils créent le Parti de la Jeune Turquie, mais sont actifs dans toute l'Europe, à Genève, au Caire, ils ont leur presse et entretiennent une correspondance secrète avec des conspirateurs de l'intérieur, grâce aux services postaux des Consulats des pays européens.

Paradoxalement, le premier incident militaire présente quelques accents anti-occidentaux, pro-musulmans, bien qu'il mette au rang des revendications immédiates la création d'un Gouvernement constitutionnel. Ayant avorté, les conspirateurs sont emprisonnés et exilés, mais l'affaire KULELI (1859) a servi d'exemple à toute une tradition qui durera plus d'un siècle.

La première intervention décisive de l'Armée date de 1867. Un militaire, SÜLEYMAN Pacha (45), un bureaucrate, MITHAT Pacha et le représentant du clergé forment le premier bloc historique séculaire

(ag) H. İNALCIK, *The Nature of Traditional Society*, op. cit., p. 413.

(45) Süleyman Pacha a traduit la Constitution Française en turc (R.H. DAVISON, *Reform in the Ottoman Empire*, op. cit., pp. 344-63): De son côté, Mithat Pacha entretenait des rapports avec le républicain fameux GAMBETTA.

en Turquie; le clergé sera plus tard remplacé par l'intelligentsia laïque, mais ce tryptique ne se modifiera pas fondamentalement autrement jusqu'aux temps modernes.

2.6 DEUX TENTATIVES REVOLUTIONNAIRES :

Au cours du dernier quart du XIXe s. et du premier quart du XXe s., nous observons trois courants d'idées et trois changements politiques qui représentent des dimensions révolutionnaires, au moins par rapport au passé ottoman. Les étapes historiques qui sont marquées par ces courants et leurs caractéristiques peuvent se présenter ainsi :

Courants d'idées	Changements intervenus	Cractéristiques principales
Jeunes Ottomans	1876 : 1 ^{ère} Monarchie Constitutionnelle	dans l'esprit ottoman.
Jeunes Turcs	1908 : 2 ^e Monarchie Constitutionnelle	dans l'esprit turco-ottoman.
Kémalistes	1920 : La République	Dans l'esprit national turc.

Dans les trois cas le rôle des militaires a été déterminant. C'est SÜLEYMAN Pacha qui obtient la proclamation de la première Constitution en 1876 en menaçant ouvertement le Sultan ABDULHAMID de le renverser. L'Assemblée plutôt consultative que législative s'inaugure le 19 mars 1877 pour être dissoute le 13 février 1878. Après avoir éliminé les partisans de la Constitution avec ruse et cruauté, celui qu'on appela le Sultan Rouge imposa un despotisme étouffant. Pour s'assurer de la soumission des plus turbulents de ses sujets, il créa un immense réseau de "journalistes" dont le rôle était de surveiller plus particulièrement les officiers et les élèves officiers (ah).

Les idées politiques qui eurent cours dans les générations qui précèdent la première Monarchie Constitutionnelle étaient centrées sur le Pan-Ottomanisme dont le souci était de maintenir l'unité de l'Empire à tout prix et d'éviter l'éclatement en réprimant tout nationalisme. Il est donc évident que le nationalisme turc est banni tout autant que les vellétés de nationalisme arabe ou autre. Selon les Jeunes Ottomans, seule une Constitution pouvait apporter remède aux maux de l'Empire. Leurs conceptions étaient très inspirées du

(ah) N. BERKES, op. cit., p. 302.

fédéralisme et c'est en effet ce qui semblait le plus adapté à un Empire tel que celui-ci.

Quant aux Jeunes Turcs, la deuxième génération réformiste, leur point de vue est avant tout conditionné par la présence de plus en plus encombrante de l'assistance étrangère et le statut de plus en plus subalterne que les turcs occupent dans leur propre pays (46). Ils avancent donc le mot d'ordre : "La Turquie aux turcs." sans toutefois inquiéter les autres nationalités de l'Empire.

L'appareil politique des Jeunes Turcs s'appela Comité d'Union et de Progrès (İttihat ve Terakki), une association comme les autres au début (1894-95), mais qui gagnera bien vite de l'importance avec l'adhésion des cadres militaires. C'est surtout dans la partie européenne de l'Empire que le mouvement s'est développé, la proximité de l'Europe, le cosmopolitisme (47) et la distance d'Istanbul y étaient pour quelque chose. La révolution des Jeunes Turcs qui ramènera la Constitution en sommeil s'est déroulée dans ces provinces et non pas à Istanbul. Les commandants NİYAZI Bey et ENVER Bey de Salonique déclenchent la Révolution en montant dans les montagnes à la tête d'une mutinerie de soldats au début du mois de juillet 1908. Ensuite, les IIe et IIIe Armées tout entières se révoltent et rejoignent la dissidence. Les soldats anatoliens envoyés par le Sultan pour rétablir l'ordre les rejoignent et le Pouvoir se retrouve complètement à la merci des révoltés. Mais les insurgés se contentent de faire connaître leurs exigences par l'intermédiaire du réseau télégraphique dont le Sultan se servait pour l'information des services de renseignements. En ce sens, c'est une révolution *para-telegráfico*, selon une formule latino-américaine.

Menacé par une marche sur Istanbul, le Sultan déclare qu'il est "trop heureux de rétablir la Constitution octroyée par lui trente ans auparavant..."! et le pouvoir effectif revient au Comité d'Union et Progrès à l'occasion d'une marche de l'armée de Salonique sur Istanbul pour arrêter une dernière tentative de réaction d'ABDUL-HAMID appuyée par les anglais, le 13 avril 1909 (a1).

(46) Il est arrivé que des sujets ottomans se trouvent soumis à la loi et à la justice étrangère dans leur propre pays : voir J. THOBIE, Les Intérêts Économiques, Financiers et Politiques Français dans la Partie Asiatique de l'Empire ottoman, de 1895 à 1914, Université de Lille, Thèse, 1973, p. 18.

(47) Vers la fin du XIXe s., p. ex., Salonique comptait 60.000 juifs, 24.000 chrétiens contre 30.000 musulmans. De ce fait, le sionisme et la franc-maçonnerie semble avoir une influence considérable dans les gouvernements Jeunes-Turcs : in J. P. GARNIER, la fin de l'Empire Ottoman... Paris, Plon, 1973, passim.

Le pouvoir jeune turc intègre l'Armée à la politique comme le facteur le plus important et d'une manière inextricable (aj). Ce qui fait dire avec assurance à l'Ambassadeur allemand, "La force qui contrôle l'Armée en Turquie sera la plus redoutable. Tant que nous contrôlerons l'Armée, aucun gouvernement hostile à l'Allemagne ne pourra rester au Pouvoir (ak)". Cela fut amplement démontré dans les faits dramatiques qui s'ensuivirent.

2.7 LA FIN DE L'EMPIRE ET DE L'ARMÉE OTTOMANE :

La première guerre mondiale conduira l'Empire ottoman à l'éclatement final, battu sur tous les fronts, il ne peut résister au partage entre les grandes puissances occidentales. L'Homme Malade de l'Europe et du Proche-Orient est maintenant moribond. Faute de pouvoir rembourser ses dettes extérieures, déclaré en faillite, il se voit obligé à autoriser les états créanciers à exploiter des secteurs entiers de l'économie pour leur plus grand profit. Ce sont bien sûr les secteurs les plus rentables que se partagent les grandes puissances du moment, mais là où les richesses naturelles font défaut, elles perçoivent l'impôt (48) sous le nom de "dette publique".

La fin de l'Empire signifie aussi la fin de son Armée. Fatiguée à la fin de cette grande Guerre, elle ne résista pas au travail de sape des grandes puissances, elle est donc complètement démoralisée, démobilisée et désarmée par les Alliés. Ceux-ci occupent de vastes parties de l'Empire qu'ils administrent à leur profit (49). D'autre part, les minorités nationales sont encouragées à créer des Etats dissidents indépendants, ainsi voit-on naître l'Arménistan, le Kurdistan, l'Arabie, mais bien d'autres contrées se révoltent ouvertement ou bien s'agitent aux quatre coins de l'Empire (50).

(a1) D. AVCIOĞLU, "31 Martta Yabancı parmağı (L'influence Etrangère dans le 31 mars...)", Ankara, Bilgi, 1969, passim.

(aj) F. AHMAD, "Young Turks...", Oxford, 1969, p. 48.

(ak) cité par AVCIOĞLU, op. cit., p. 144.

(48) N. BERKES nomme le stade où en est réduit l'Empire "l'Empire de la Dette Publique", in *Türkiyenin...* op. cit., p. 31.

(49) Se basant sur l'Armistice de Moudros, le 30 octobre 1918 et sur le traité de Sèvres du 10 août 1920 signé par le Gouvernement Ottoman, les Anglais occupent : la Mésopotamie, et Samsun; les français, la Syrie et la Cilicie; les italiens, Konya et Antalya, les grecs, la zone égéenne et Smyrne, le 15 mai 1919. Les Alliés, anglais en tête occupent Istanbul le 16 mars 1920 en ne laissant que l'Anatolie Centrale aux turcs.

(50) L'Empire Ottoman comptait à la fin du XIXe s, 36 Millions d'habitants, dont 21 M. étaient musulmans. Les différentes nationalités étaient :

Ainsi l'Armée héroïque qui se voulait autrefois *l'Épée de l'Islam* n'arrivait même pas à être le bouclier de son peuple fondateur.

L'histoire de l'Empire Ottoman, surtout le dernier épisode de celle-ci, se présente comme une aventure qui finit par épuiser toute la force physique et intellectuelle de l'élément turc : les paysans turcs, arrachés à leurs terres pour être envoyés d'un front à l'autre pour se faire tuer par milliers, une Armée écrasée de toutes parts, mais commandée par des étrangers et frustrée de voir sa patrie partagée devant ses yeux, des intellectuels à peine conscients des réalités économiques et des échanges commerciaux. Voilà la Turquie telle qu'elle se présentait au sortir de la Grande Guerre (51).

Slaves	6	millions
Grecs	2	"
Roumains	4	"
Arméniens	2,5	"
Arabes	6 à 8	millions
Albanais	1,5	"
Kurdes	1	"
Turcs	10 à 12	millions

(R. H. DAVISON, *Reform in the Ottoman Empire*, p. 40) Mais il faut aussi voir le recensement officiel de 1888 (V. VINET, *Géographie Administrative : la Turquie d'Asie*, Paris, 1890, *passim*).

- (51) L'Empire Ottoman s'engageait dans la première guerre mondiale au mois d'août 1914 avec 640 mille soldats et n'avait à la fin de la guerre en mai 1919 que 5000 soldats organisés. Le reste de l'Armée avait déserté, disparu ou était mort. C'est à partir de ce noyau que Moustafa KEMAL recréa une nouvelle Armée de un demi million de soldats, dont 110 000 se seront engagés directement, dans les combats de la Libération Nationale (SELEK, *op. cit.*, p. 110).